

Meryem Aakairi et les savoirs écologiques des femmes amazighes : une thèse en ethnoécologie



Cérémonie de remise des prix du programme L'Oréal-UNESCO For Women in Science 2025 - © L'Oréal

Doctorante à l'IMBE, Meryem Aakairi a été distinguée lors de la 19^e édition du prix Jeunes Talents France L'Oréal-UNESCO pour les femmes et la science. Sa thèse, menée en ethnoécologie, met en lumière les savoirs et pratiques écologiques des femmes rurales du Haut Atlas, afin de mieux comprendre le rôle essentiel qu'elles jouent dans la préservation du patrimoine bioculturel.

Une vocation pour le vivant

Tout commence à Agadir, au Maroc, où Meryem Aakairi obtient son baccalauréat en Biologie et Environnement, révélant déjà un intérêt marqué pour les sciences du vivant et les interactions entre l'humain et ce qui l'entoure.

Elle poursuit ensuite ses études avec une licence en Biologie Cellulaire et Moléculaire, à l'issue de laquelle une première expérience dans un laboratoire d'analyses médicales lui fait découvrir le monde professionnel. Mais rapidement, un manque se fait sentir, celui du terrain et du lien direct avec la nature. Meryem Aakairi choisit alors de s'orienter vers un master en Biologie et Environnement, afin de renouer avec ses aspirations initiales.

À la fin de son master, une opportunité va profondément transformer son parcours. Elle intègre une ferme agroécologique pédagogique (Terre et Humanisme Maroc), loin de l'effervescence urbaine, où elle devient formatrice en agroécologie et participe à sa gestion. Au sein de cette structure, elle découvre un univers encore peu exploré dans son cursus universitaire : l'agroécologie, la permaculture et les systèmes de garantie participative. Sur le terrain, elle acquiert des compétences pratiques essentielles, notamment dans le développement d'une banque de semences vivante et paysanne. Cette immersion lui permet également de renforcer ses capacités d'écoute et de communication, en lien étroit avec l'environnement et les communautés locales.

Relier savoirs locaux et recherche

Après la période du Covid-19, Meryem Aakairi ressent le besoin d'aller au-delà de l'agroécologie et d'approfondir sa compréhension des liens entre biodiversité et sociétés humaines. Elle s'installe alors à Marrakech, où elle rejoint l'Association Marocaine pour la Biodiversité et les Moyens de Subsistance, en collaboration avec la Global Diversity Foundation, pour une mission de trois ans dans le Haut Atlas, centrée sur la conservation de la biodiversité et l'entrepreneuriat rural.

Cette expérience de terrain, riche et diversifiée, lui révèle l'ampleur et la profondeur des savoirs détenus par les communautés locales, notamment les femmes amazighes. Elle met également en lumière une déconnexion marquée entre la recherche académique et les réalités du terrain. De cette prise de conscience émerge une question centrale : « Comment créer des passerelles entre les savoirs locaux des femmes et la recherche scientifique ? », qui deviendra le fil conducteur de son doctorat.

Sa thèse s'inscrit dans une co-tutelle internationale réunissant Aix-Marseille Université en France et l'Université Cadi Ayyad de Marrakech au Maroc. Elle est menée au sein de l'Institut Méditerranéen de Biodiversité et d'Écologie Marine et Continentale (IMBE) à Marseille, dans l'équipe ECOSOM, et bénéficie d'un financement de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD).

Encadrée par trois directeurs et directrices – Irene Teixidor-Toneu en ethnobiologie, Emmanuel Corcket en écologie et Mohamed Cherkaoui en anthropobiologie – sa recherche repose sur une approche résolument transdisciplinaire. Au-delà du croisement des disciplines, elle intègre également les savoirs et expériences des communautés locales, notamment celles des femmes amazighes. Ce dialogue entre sciences académiques et connaissances de terrain lui permet d'articuler écologie, ethnobiologie et dimensions sociales, faisant de sa thèse un exemple concret de co-construction des savoirs.

Une chercheuse du territoire

L'ethnoécologie étudie les relations entre les sociétés humaines et leur environnement, en s'intéressant à la manière dont les populations perçoivent, utilisent et gèrent les écosystèmes. Pour Meryem Aakairi, il s'agit avant tout de « lire les paysages à travers leurs yeux et comprendre les relations réciproques qui les unissent à leur environnement ». Cette approche refuse d'opposer l'humain à la nature et défend une vision globale et intégrée des systèmes vivants où savoirs locaux et dynamiques écologiques sont étroitement liés.

Le terrain d'étude de Meryem Aakairi, le Haut Atlas, est une chaîne de montagnes marocaine caractérisée par une grande diversité écologique et culturelle. Malgré cette richesse, ce territoire est aujourd'hui fragilisé par la sécheresse et par une déconnexion croissante entre milieux ruraux et urbains. Les modes traditionnels de gestion des ressources, éprouvés depuis des générations, tendent à être marginalisés par des politiques environnementales souvent éloignées des réalités locales.

Dans le cadre de sa thèse, Meryem Aakairi mène ses recherches au sein de la vallée d'Aït Bouguemez, qui regroupe près de 40 villages. Elle analyse les pratiques locales de conservation et les stratégies d'adaptation au changement climatique, à travers lesquelles les communautés ajustent leurs usages, leurs savoirs et leurs modes de gestion face aux transformations environnementales.

En tant que femme amazighe, sa maîtrise de la langue locale et des codes culturels lui permet d'instaurer une relation de confiance avec les populations, renforçant les échanges et facilitant l'accès aux connaissances ancestrales.

Sur le terrain, la doctorante mobilise plusieurs approches méthodologiques complémentaires, combinant observations participatives et non participatives. Lors des phases d'observation non participative, elle accompagne les femmes amazighes tout en restant en retrait, afin de limiter son influence sur leurs pratiques. Elle analyse ainsi leurs interactions avec l'environnement, leurs modes de collecte et de transmission des savoirs. À l'inverse, l'observation participante l'amène à s'impliquer directement dans les activités quotidiennes, lui permettant d'en saisir pleinement les logiques d'action, les enjeux et les contraintes. Ces immersions prolongées sont complétées par des entretiens et des groupes de discussion.

Sur le plan écologique, elle s'appuie également sur des méthodes de biologie classiques, telles que des relevés de végétation (identification, densité, hauteur) et l'étude de la dynamique des populations végétales.

Les femmes amazighes à l'honneur

Depuis les montagnes du Haut Atlas, Meryem Aakairi candidate au prix L'Oréal-UNESCO Women in Science sans trop y croire. Sa sélection >>>

vient pourtant confirmer la qualité et l'originalité de ses travaux, renforçant sa confiance dans ses recherches. À ses yeux, cette distinction va bien au-delà d'une réussite personnelle. Elle porte la reconnaissance des voix des femmes rurales qu'elle a rencontrées, encore trop souvent invisibilisées dans les politiques environnementales.

Forte de cette récompense, Meryem Aakairi imagine un travail de vulgarisation scientifique tout aussi original. Consciente que la transmission des savoirs traditionnels repose avant tout sur l'oralité – de femme à fille, en langue amazighe –, elle ambitionne de préserver et de diffuser ces connaissances auprès d'un public élargi, à travers une bande dessinée documentaire et pédagogique. Pour concrétiser cette initiative, elle collabore notamment avec une artiste et une association. La bande dessinée sera proposée en amazighe, en français et en anglais, afin de favoriser les transmissions intergénérationnelles et interculturelles.

En parallèle, elle souhaite initier un projet participatif original, en invitant les femmes amazighes à tisser deux tapis, l'un représentant la vallée actuelle marquée par ses défis (sécheresse, changements climatiques), l'autre illustrant les contours d'un futur souhaité. Cette approche visuelle et artistique vise à capturer des dimensions symboliques et émotionnelles, souvent absentes des études scientifiques conventionnelles.

Pour la suite de sa carrière, Meryem Aakairi souhaite continuer dans la recherche, mais pas uniquement dans un cadre académique traditionnel. Elle souhaite développer des approches de recherche-action, en travaillant étroitement avec les communautés locales afin de mieux intégrer leurs savoirs et leurs voix – notamment celles des femmes – dans les politiques et les pratiques environnementales.

Les conseils de Meryem

À toutes les femmes scientifiques, Meryem Aakairi rappelle l'importance de la persévérance, qu'elle considère comme une qualité essentielle pour avancer. Face aux doutes et aux périodes de stress, elle souligne également le rôle central de la passion. Pour sa part, elle puise sa motivation dans les rencontres et les expériences partagées avec les femmes amazighes du Haut Atlas, percevant sa recherche comme une responsabilité à leur égard.

Elle encourage par ailleurs à ne pas se laisser freiner par les critiques négatives, ni à laisser les autres définir ses capacités ou ses choix. S'entourer de personnes inspirantes est, selon elle, déterminant – à l'image de sa directrice de thèse Irene Teixidor Toneu, dont la bienveillance, l'écoute et la rigueur scientifique ont



Collecte de données écologiques pour l'étude de la dynamique des plantes clés pour les femmes d'Ait Bouguemez - © Meryem Rachiq

profondément influencé sa manière de concevoir et de mener la recherche, tout en lui donnant la confiance nécessaire pour affirmer sa propre voie.

Enfin, elle insiste sur l'importance du réseau. S'impliquer dans des associations ou des fondations dès les premières années d'études permet de sortir de sa zone de confort, de mieux appréhender les réalités du terrain et de se construire bien au-delà du cadre universitaire.

Pour en savoir plus :

IMBE/IRD

Meryem Aakairi - Meryem.aakairi@gmail.com - Meryem.aakairi@ird.fr
www.imbe.fr/fr/

J S. Lopes

© La Gazette du Laboratoire